

Thème du colloque : "Seul ou ensemble ?"

Sujet de l'intervention : le héros dans les contes et la littérature orale

Dois-je me cacher ou me montrer ? Me retirer ou m'engager ? Agir dans mon coin ou participer ? Me taire ou parler ? Seul ou ensemble ? Est-ce qu'il y a quelqu'un ici qui pourrait me donner un conseil ou me raconter une histoire ?

C'est bizarre mais c'est souvent dans les histoires qu'on peut trouver des réponses. Ça n'est pas évident au début mais en y réfléchissant on peut voir qu'elles disent bien d'autres choses que ce qu'on croit y entendre. C'est peut-être pour ça qu'elles ont traversé les siècles. A force d'être répétées elles nous aident à voir les questions que nous nous posons ou celles qui se sont déjà posées et que le principal n'est pas de trouver des réponses mais plutôt de se poser des questions, et de questions en questions d'avancer dans l'inconnu.

Alors je me tourne vers les histoires, les contes, les épopées, les récits facétieux et si l'on ne m'en raconte pas quand j'en ai besoin, j'en cherche, j'en écoute et même j'en raconte.

Et quand je suis en train d'écouter une histoire ou d'en raconter je suis comme l'un de ces deux personnages :

Un idiot, un simple d'esprit qui ne sait pas vraiment grand chose qui marche avec un ami qui en sait à peine un peu plus que lui.

Ils font les poubelles.

Le premier découvre un bout de miroir.

Il n'en a encore jamais vu.

Il le regarde et il se dit : il me semble que je connais, que je reconnais celui que je vois là-dedans mais je ne me souviens pas qui c'est.

Son ami regarde à son tour dans le miroir et s'exclame : Bien sûr que tu le connais, c'est moi !

Alors je me dis, qu'avec un miroir (parce que justement, comme tous les objets d'art, une histoire est un miroir) il faut être au moins deux pour savoir qui nous sommes, où on est et où on va. A deux, trois, cent, mille c'est encore mieux. Et justement nous sommes quelques uns alors je continue à raconter une histoire et pour le moment c'est l'histoire de la parole.

Le lien du langage

L'un des premiers outils que les hommes ont inventé pour vivre ensemble est le langage. Il a d'abord été parlé puis écrit et parlé, puis imprimé, édité, enregistré et multiplié par des moyens techniques omniprésents aujourd'hui.

Il reste cependant indispensable à nos vies quotidiennes. Il appartient à tous. C'est un bien commun. Comme son étymologie l'indique, c'est un lien. Nous devons veiller sans cesse à son bon fonctionnement, à son enseignement et combattre pour qu'il ne soit pas utilisé par ceux qui voudraient s'en prévaloir pour diviser et par là assujettir les autres. Si nous ne le faisons pas nous allons être divisés.

C'est un lien, un moyen de décrire le monde, de se définir nous-mêmes, il relie les morts, les vivants, les enfants à venir, il permet de s'interroger sur le passé, le présent et l'avenir, de penser, de rêver, d'imaginer, de se manifester, de gagner sa vie.

S'il était une réponse à cette question première : Seul ou ensemble, c'est bien le langage en lui-même. Il n'est rien qui ne dise mieux et le plus simplement du monde que le langage est fait pour partager et jusqu'à preuve du contraire, il n'est pas possible de partager sans être d'abord ensemble.

Les sociétés qui nous ont précédés avaient mis le langage au cœur de leur préoccupation. Brillantes ou modestes elles avaient perpétré sous des formes spectaculaires, mais le plus souvent modestes pour être accessibles à tous, ce que l'on pourrait appeler des fêtes de la parole. Ce furent des opéras, des représentations théâtrales, des spectacles mais le plus souvent et toujours au début lorsque l'on est encore d'accord sur le mode de vie choisi, c'étaient des assemblées de contes. C'était là, à travers une histoire, que l'on s'instruisait, que l'on se questionnait, que l'on se racontait le passé et l'avenir, que l'on se reliait pour avancer.

Il y a une belle histoire qui pourrait parler du langage, de la parole que nous partageons et je ne résiste pas à l'occasion de la partager avec vous.

C'est un homme qui est tombé dans l'enfer, il y est avec beaucoup d'autres gens. C'est un enfer ordinaire comme celui qu'il peut nous arriver de vivre sur terre. Il voudrait s'en échapper mais il ne trouve aucun moyen de le faire.

C'est une caverne, comme une marmite enterrée et il n'y a qu'une issue, c'est en haut, un petit trou par lequel le soleil brille et là haut il a laissé son amour, sa famille, ses amis qui y vivent paisiblement.

Il se demande si quelqu'un ne pourrait pas l'aider, quelqu'un à qui il aurait sauvé la vie par exemple. Il n'a sauvé la vie de personne, il a toujours été très ingrat, indifférent et puis tout à coup, il se souvient qu'un jour il n'a pas écrasé une araignée alors qu'il aurait pu le faire, alors il pense à elle.

Et tout à coup un fil d'argent commence à descendre vers lui, un petit fil très beau, très brillant, magique comme le sont les mots entrelacés. Le fil arrive devant lui, devant ses mains. Il n'y croit pas. Ce fil n'est pas assez solide. Il va se casser. Mais il n'a pas d'autre solution, alors il essaye. Ça tient.

Il grimpe, ça tient toujours, il se dépêche, ça tient encore. Il est déjà à mi-hauteur. Mais ceux qui sont en bas le voient. Ils ne croient pas non plus que ça va marcher mais au fur et à mesure qu'ils le voient monter, ils y croient. Alors ils se mettent à grimper aussi les uns après les autres et de plus en plus nombreux.

Et lui il les voit monter et il pense que le fil ne va pas tenir, qu'il va se casser, et que tout le monde va se retrouver en bas sans plus jamais pouvoir s'échapper.

Que ce n'est pas juste. Lui, il a sauvé une araignée et les autres pas. Le fil est exclusivement pour lui. Il se dépêche de plus en plus, complètement angoissé et furieux.

Il voit déjà ce qu'il y a de l'autre côté du trou, les arbres, les rivières, le ciel, le soleil mais il voit en dessous tous ceux qui vivaient avec lui en bas et qui grimpent eux aussi avec la même espérance que lui.

Il a un couteau dans sa poche. Il le sort.

Que va-t'il faire ?

Il en est de même avec le langage, on se le garde pour soi ou on se risque.

Le conteur

Je me risque.

Quand j'ai commencé à raconter des histoires, je m'étais dit : Les contes merveilleux c'est bien. Ils m'ont enchanté dans mon enfance mais maintenant que je suis grand, je veux parler des choses qui nous arrivent aujourd'hui et pas dans le temps passé. Et je me disais bien naïvement : aujourd'hui, il n'y a plus de rois et de reines, plus de princesses, plus de château, plus de chevalier, plus de diable, de fée, de magicien, C'était beau mais c'est fini. (Je crois que j'étais comme ça. Je pensais que je pensais. J'étais vraiment jeune !).

Je me disais : Aujourd'hui il y des guerres, des tortionnaires, des riches qui exploitent les pauvres, des injustices, des massacres, c'est de ça dont il faut parler ! (Mais j'aimais quand même encore beaucoup les histoires et les épopées) et je me disais : N'ont elles parlé que de merveilles, de rêves, d'espoirs invraisemblables, d'exploits surhumains, de miracles ?

La polysémie délibérée

J'avais eu la chance d'être initié au monde des contes par la lecture des œuvres du grand initié africain Amadou Hampâté Bâ, et j'avais retenu l'un de ses principaux conseils.

Un conte s'adresse à toutes les oreilles en même temps, aux enfants, aux parents et aux sages, à toute la communauté.

Le conte s'entend à partir de ce dont chacun a besoin. Il s'exprime sur plusieurs plans à la fois. C'est ce que l'on pourrait appeler une polysémie délibérée et non pas accidentelle. Guidé par cette proposition, je comprenais que les contes peuvent avoir plusieurs sens simultanément selon ce à quoi on s'intéresse. Ces significations ne se contredisent pas mais éclairent des mondes différents. Ils n'expliquent pas, ils montrent. Ainsi, sans ignorer qu'ils peuvent avoir une signification qui nous échappe ou ne nous concerne pas, on peut les entendre avec ses propres questions.

Le conte s'entend à partir de ce dont chacun a besoin.

La signification sociale et politique des contes

En ce qui me concernait et me concerne encore aujourd'hui, mon besoin c'était de comprendre le monde dans lequel je vivais avec le regard métaphorique et symbolique des contes. C'est ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui la transposition des motifs.

Ce fut à la fois facile dans certains cas et presque impossible pour d'autres.

Je crus voir dans le conte du Chaperon rouge, une description de l'impérialisme américain au Viet Nam, dans le conte des fruits merveilleux, la convoitise irrésistible des grands patrons et dans d'autres contes, d'autres occasions de parler de l'injustice, des pouvoirs malfaisants, de la lâcheté, du courage, de la résistance et de bien d'autres choses encore auxquelles nous sommes mêlées. Et peu à peu, juxtaposant mes expériences personnelles à ce que disent les contes je découvrais le moyen de parler d'aujourd'hui sans dénaturer la part symbolique que contiennent les contes traditionnels.

Le conteur seul ou ensemble

J'étais charmé par les contes mais j'en voulais plus, je voulais aussi qu'ils me parlent de mon présent et du monde dans lequel j'étais et évidemment dans lequel étaient aussi ceux qui allaient m'écouter. Parce que je me disais que si j'allais raconter des histoires, il valait mieux qu'il y ait quelqu'un pour les écouter. Et si je voulais que quelqu'un m'écoute, il valait mieux que ce que je raconte puisse l'intéresser. Et je me disais qu'en plus, toujours aussi innocent que j'étais et désireux d'avoir tout, que puisque j'avais envie que les histoires me parlent de mon présent et que quelqu'un m'écoute, le mieux était que ceux à qui j'allais raconter des histoires aient les mêmes goûts que moi, qu'eux aussi aient envie d'entendre parler de leur présent, comme ça puisque nous nous ressemblerions nous pourrions devenir amis, et devenus amis nous en trouverions d'autres et nous commencerions à construire une nouvelle société plus fraternelle au sein de laquelle nous nous raconterions des histoires qui parleraient du présent.

Je me disais aussi (je me disais beaucoup de choses !).

Seul un conteur n'est rien. Un conteur n'existe que si il a des auditeurs. Tant qu'il n'en a pas trouvé, il ne peut pas savoir ce que c'est qu'être conteur. Et si il ne sait pas ce que c'est qu'être conteur il ne peut pas le devenir. C'est très ennuyeux d'entreprendre une aventure qui vous oblige impérativement à demander aux autres si ce que vous entreprenez, c'est à dire de leur demander si ils vous ressemblent, qu'ils vous disent que Non ! ils ne vous ressemblent pas ! Ca voudrait peut être dire que c'est vous qui ne leur ressemblez pas ! Que vous êtes seul à avoir raison ! Et que peut être vous n'avez pas raison si personne ne partage avec vous votre raison d'exister et d'agir ! Que vous êtes seul tout court. **C'est pas confortable d'avoir pour unique perspective de devenir un pseudo prophète ! C'est pas drôle non plus !**

C'est sans doute pareil pour un être humain. Tant qu'il ne trouve pas quelqu'un d'autre il ne sait pas ce que c'est qu'être un être humain. Ça doit faire partie de notre destin sinon pourquoi serait-on plusieurs. Si on veut devenir conteur puisqu'on est un être humain, homme de parole comme on est un homme de lettre quand on est écrivain, il faut absolument partager quelque chose d'intéressant avec les autres. Et, si l'on veut devenir célèbre, quelque chose qui concerne le plus d'êtres humains possible. Quelque chose qui soit vraiment utile à partager, important, nécessaire aux autres et à soi-même pour ne pas avoir honte de ne s'occuper que de soi-même, parce que célèbre ce n'est quand même pas un idéal définitif, ça ne sert à rien sauf à trouver quelqu'un qui vous écoute et qui vous dise que vous avez raison et que vous lui êtes utile et même quelques fois précieux.

Peut-être que raconter des histoires est seulement une occasion individuelle mais agréable de s'interroger avec d'autres solitaires sur les raisons qu'ils auraient de vivre ensemble. Du coup ça fait des solitaires qui se mettent ensemble. C'est modeste et peut-être génial de se découvrir, pendant un instant avant d'être contesté, d'être le porte-parole d'une communauté de personnes qui se croyaient tout seuls.

Le conteur est un chercheur de communauté pour être ensemble avec elle. Et s'il ne la trouve pas, s'il ne le suscite pas, **s'il ne trouve personne avec qui être ensemble, il est seul et il ne peut pas être un conteur. C'est triste.**

L'imaginaire de l'hier

Parler des choses d'aujourd'hui, vous le comprenez bien, ce n'est pas seulement vouloir des réponses aux difficultés matérielles et morales que l'on traverse, ce que l'on veut entendre d'abord, c'est une preuve que l'on est ensemble, que l'on a plus de choses qui se ressemblent que de choses qui nous distinguent.

La première des choses que l'on a, qui s'est construite en nous depuis notre enfance, c'est un imaginaire qui, évidemment nous est familier, qui est issu de notre quotidien, de ce que nous vivons et avons vécu. Nous aimerions bien savoir si nous pourrions nous reconnaître dans l'imaginaire de l'autre.

Si c'était le cas on pourrait se dire que l'on n'est pas seul et que ce que l'on a vécu était beau. Lorsque l'on est né dans un quartier populaire tels que ceux qui nous sont offerts aujourd'hui, notre imaginaire est fait du souvenir de ces quartiers et les contes d'hier ne se passaient pas encore dans ces quartiers.

Si l'on veut parler d'un voyage, notre imaginaire est fait de trains, d'avions, de routes, de voitures, de motos, de bicyclettes et non pas de sentiers et de chemins en terre battue. Si l'on veut parler de nourriture aujourd'hui, il faut parler du congélateur et non pas du saloir de la chanson de St Nicolas sinon c'est la nostalgie du passé qui prévaudra sur la célébration de nos amours d'enfance. On désire que les choses de notre imaginaire, le quartier, la nourriture, les voitures, les avions et tout ce qu'on a fait avec soient beaux ou horribles comme ils le sont devenus en nous-mêmes.

Lorsqu'un conteur traditionnel breton disait encore en 1950 : Marche aujourd'hui, marche demain, tant qu'on marche à pied on n'a pas besoin de chemin », l'expérience à laquelle il se référait pour utiliser cette métaphore ne nous est presque plus accessible. Nos terrains vagues ne sont pas des prés et nous ne fréquentons plus les déserts sans limites.

Pour comprendre les contes anciens et les métaphores qui y étaient associées il nous faut nous référer à des expériences et des situations qui nous sont étrangères. Ce qu'ils nous disent est altéré, atténué, peut-être même trahi par l'éloignement des faits et des gestes que nous n'avons pas vécus, pas ressentis physiquement, non expérimentés, que nous exposent les contes merveilleux. Plus d'épées, plus de chevaux, plus de châteaux ! Il y a un besoin non satisfait de célébrer le quotidien qui nous habite.

L'imaginaire de l'aujourd'hui

L'imaginaire et les souvenirs des contemporains que nous sommes se sont faits à partir des expériences que nous avons vécues et plus lointainement de celui de nos ancêtres dont certains motifs symboliques n'ont pas pu être actualisés. Nous aimerions que nos gestes quotidiens soient « sanctifiés », »honorés » par des histoires aussi belles et aussi claires que celles du passé. Nous voudrions voir représenté dans sa complexité, sa cruauté et sa beauté le passé proche de nos enfances qui s'est inscrit dans la mémoire de nos coeurs.

Certains écrivains ont tenté cela à leurs époques, Basile au XVIème siècle, Perrault au XVIIème siècle, Andersen au XIXème siècle et aujourd'hui Gripari, Bradbury, Buzzati entre autres ont essayé de reformuler l'imaginaire de leur temps en cherchant, comme des sourciers, à retrouver la force de sens qui se trouvait dans les symboles du passé et qui s'était déplacée depuis, comme les sources se déplacent, dans d'autres lieux, d'autres objets, d'autres personnages. Ce n'est qu'en attendant que nous acceptons les récits

anciens comme des marques d'appartenance à une communauté. **Les contes de demain qu'il nous faut inventer seront les miroirs de nos imaginaires d'aujourd'hui.**

Transition

Ce que nous allons essayer de voir maintenant c'est comment la narration orale, vivante, l'histoire racontée nous aide individuellement et tout en même temps collectivement à nous définir en particulier au travers de l'image du héros. Nous prolongerons ensuite cette réflexion en essayant de définir ce qu'est le héros dans les contes et les épopées, et comment ce personnage central n'est pas forcément le fruit d'une propagande politique ou réactionnaire mais qu'il est aussi et surtout le moyen de s'interroger sur soi-même comme on s'interroge sur sa société.

Le héros

Il n'y a pas d'histoire si personne ne l'écoute et ne la raconte mais il n'y en a pas non plus si dans l'histoire il n'y a pas quelqu'un à qui il arrive quelque chose. On peut l'appeler héros, acteur, personnage principal ou encore autrement mais c'est de toutes façons quelqu'un, quelqu'un comme celui qui raconte ou celui qui écoute.

Et s'il est bien difficile de disposer d'assez de distance pour s'interroger sur ce qui se passe en nous quand nous écoutons une histoire, il est important d'essayer. C'est là que ça se passe.

C'est particulièrement évident justement lorsque l'on entend une histoire racontée de vive voix devant vous par un conteur ou une conteuse. D'abord on voit quelqu'un que l'on est venu écouter et, au moins au début, on n'a aucune envie de s'ennuyer et on est plein de sympathie pour elle ou lui. Et dès lors qu'ils se mettent à raconter, ils changent de corps, ils sont tout à coup quelqu'un d'autre. Raconter les change et l'histoire qu'ils racontent les change. On pourrait penser qu'ils s'identifient à leur personnage. Et mieux ils le font et mieux leurs auditeurs le font aussi.

L'identification

On ne peut pas faire autrement. On ne peut pas raconter ou écouter une histoire, qu'on le veuille ou non, sans que les mots qui sont dits ne viennent s'habiller des images, des émotions, des souvenirs, des désirs, des pensées qui habitent ceux qui disent et ceux qui entendent l'histoire. Et peu à peu ce travestissement intérieur et individuel aide à changer provisoirement de peau et à devenir le personnage raconté.

Ce n'est pas tout à fait comme au cinéma. Chacun des films intérieurs perçus par les auditeurs de contes est différent de ceux que perçoivent leurs voisins. C'est une multitude de versions différentes racontées simultanément dans une sorte de méditation attentive, silencieuse, habitée et collective.

C'est ce qui distingue un film d'une narration orale. Lors d'un film il n'y a qu'une image, qu'un récit.

Dans une narration orale ou littéraire il y a autant d'images, autant de versions, autant de héros que d'auditeurs ou de lecteurs.

Les pouvoirs du conte raconté comparés à ceux du cinéma

Il faut admettre que la suggestion de la narration orale est apparemment moins puissante que celle de l'image cinématographique qui s'impose par son réalisme, sa lumière et sa dimension. La narration vivante est pourtant beaucoup plus libératrice et révélatrice et même pourrait-on dire démocratique que la plupart des films.

Lors d'une narration vivante chacun a le choix de se laisser aller à la distraction qui le fait s'oublier lui-même soit d'entendre, d'apprendre et de découvrir ce qu'il a envie d'entendre, sur les autres ou sur lui-même. La musique de la parole autant émise qu'entendue est accessible à tous et peut nous bercer ou nous instruire, c'est nous qui décidons. Ce choix nous met à l'abri de cette identification hypnotique et captivante qui est si manifeste dans le cinéma.

Qui ne s'est pas surpris sortant d'une séance de film marchant et se conduisant comme le héros ou l'héroïne dont l'image l'a complètement envahi pendant quatre vingt dix minutes? Pour un temps, le spectateur n'a plus de choix. Il est façonné par la suggestion de l'image.

Il y a tout au contraire dans la modestie technique d'une narration orale, accessible à tous, une liberté de pensée partagée et respectueuse, un apprentissage immédiat possible parce que la parole est un très vieux langage qui en a vu d'autres. Elle est justement, dans sa formulation et son audition, faite en principe pour être accessible à tous.

Dans l'un et dans l'autre de ces médias il y a deux façons de partager, l'un vous emporte et l'autre c'est vous qui l'emportez.

La réalité d'un partage.

Une histoire n'est évidemment jamais vraie. Elle ne peut pas l'être puisque c'est une histoire et qu'elle est forcément passée ou à venir mais jamais présente, c'est à dire vécue par les auditeurs ou le conteur. Elle est imaginaire. Une histoire n'est pas un événement qui est en train d'être vécu ou du moins réellement. Le seul événement vécu réellement au moment où l'on raconte et où l'on écoute une histoire c'est ça : quelqu'un raconte et quelqu'un écoute et ils le font ensemble. C'est un ensemble.

On est comme ces deux personnages des 1001 nuits :

Un affamé demande à manger à un personnage important qui passe devant lui.

Celui ci le prend apparemment en pitié et l'emmène chez lui pour manger :

Il lui dit : Venez partager mon repas. Il y en a assez pour deux.

Il l'invite à se mettre à table, à se servir de mets qui sont là mais qui n'y sont pas, il les lui montre mais il n'y a ni table, ni assiette, ni verre et surtout rien à manger. Il n'y a rien.

Il les lui raconte seulement :

-Vous prendrez bien un peu de ça et puis de ça. En avez-vous déjà mangé ? C'est excellent n'est-ce pas ? Reprenez en ! Ne vous gênez pas. J'en ai encore beaucoup en réserve, autant que vous en voudrez ! Autant je vous en apporterai !

L'affamé joue le jeu. Il est furieux mais il fait semblant de manger. Et l'autre d'en rajouter encore.

-Vous prendrez bien un peu de vin ?

- Ah non je ne bois pas d'alcool !

- Mais si, mais si, c'est un vin extraordinaire, vous m'en donnerez des nouvelles !

-Bon ! Bon ! Bon ! Je vais y goûter ! Il est bon ! Il est très bon ! Quel plaisir !

-Reprenez-en

-Je vais être saoul !

-Ce n'est pas grave. ! Je suis content de le partager avec vous !

- Vous croyez ?

Et sur ces mots, l'affamé donne au moqueur une claque retentissante sur sa joue et puis lui dit :

Vous m'avez vraiment fait trop boire ! Partager !Partager ! C'est tout ce que j'avais sur moi de substantiel !

Une histoire ne peut pas ne pas être partagée surtout si elle est alcoolique. Même quand on se raconte à soi-même, et on s'en raconte énormément, et ça c'est une autre histoire où il faudra admettre que l'on est peut être deux quand on est tout seul à se raconter. **La seule chose vraie dans l'histoire et elle est inquiétante c'est l'insatisfaction de l'auditeur quand le conteur oublie qu'il est quelqu'un d'autre.**

Lorsque nous sommes en train de raconter ou d'écouter une histoire nous sommes comme les deux convives dont nous venons de parler.

Il faut être au moins deux pour savoir qui nous sommes.

On pourrait dire que, comme toutes les œuvres d'art aussi modestes qu'elles soient, **les histoires, les contes sont nos miroirs et peut-être aussi des lunettes magiques.**

Le jeu de l'histoire

Une histoire n'est jamais vraie et il vaut mieux l'admettre sans discuter surtout quand on est un conteur. Les conteurs traditionnels le savaient bien. Ils se prémunissaient des critiques que l'on pouvait leur faire sur la véracité de leurs contes en avertissant leurs publics que plus ils allaient dire et plus ils allaient mentir.

Mais celui qui raconte et celui qui l'entend sont d'accord pour jouer le jeu du mensonge. Ce qui est raconté n'est pas vrai, alors on y va ! Tu peux raconter ce que tu veux puisque ton récit est un « bobard » et que tu ne me mets pas en cause. Je l'accepte et si tu racontes bien, je vais même accepter, de jouer le jeu, d'envisager d'être le héros dont tu parles. Et quand je m'en irai avec le souvenir de ton histoire et que je ne serai plus identifié à lui, c'est à dire me réveillant tel que je suis et non pas tel qu'il était, je me demanderai, si tel que je me connais, c'est à dire différent, j'aurai fait ce qu'il a fait et si la prochaine fois qu'il m'arrivera quelque chose de comparable à ce qui lui est arrivé, ce qu'il aura fait pourra me servir à quelque chose. Je me demanderai si cette illusion à laquelle j'ai bien voulu croire a quelque ressemblance avec l'idée aussi menteuse qu'elle soit de ce que je crois être. C'est le jeu de l'histoire.

L'innocence partagée

Tous les récits sont fictifs. **Même** un récit témoignant de faits réels, d'événements que nous avons vécus ne peut pas être autre chose qu'une fiction, une invention, une reconstitution, un arrangement, une illusion, peut-être même un mensonge délibéré, une méchanceté trompeuse puisqu'il n'est pas un événement vécu corporellement, émotionnellement et instantanément et qu'il s'efforce pourtant de le paraître.

Le monde dans lequel se passent toutes les histoires est fait d'espaces, de temps, d'actions et de personnages imaginaires, et surtout de souvenirs. **Les mots et les paroles ne sont ni les choses ni les actes.**

Ce qui est vrai et réel, c'est l'échange entre plusieurs personnes habitées de cette innocence volontaire, délibérée et confiante qui nous fait croire à l'histoire et qui seule nous met à égalité et nous permet de partager une bienveillance ludique et commune. **Peut être que l'élixir que nous partageons pendant l'audition d'un conte c'est justement de nous sentir égaux dans notre naïveté, démunis et interrogatifs et par cette reconnaissance d'égalité d'avoir confiance les uns dans les autres.**

Les subjectivités partagées

Ce qui est le plus surprenant dans cet échange singulier qu'est une histoire racontée c'est ce que l'on pourrait appeler la subjectivité partagée.

Si l'on veut bien accepter qu'une histoire est un miroir de nous mêmes ou de ce que nous vivons, chacun de nous voit ce qui est raconté avec ses lunettes personnelles, c'est à dire avec ce qu'il est, ce qu'il a en mémoire, ce qu'il sait et ce qu'il vit, sa maison, ses amis, ses vacances, son travail, ce qu'il a vu à la télévision, ses rêves. Mais il les voit peut-être dans un autre ordre, dans un autre mélange. Chacune des personnes qui participe à une narration a sa propre vision du conte. Chacune de leurs visions est différente. C'est un rassemblement de visions particulières, personnelles.

Quand nous écoutons, racontons ou inventons une histoire nous sommes plongés dans le monde subjectif qui nous habite. Est-ce un monde exclusivement personnel ou est-il constitué de références qui nous sont communes ? Elles sont évidemment communes puisqu'elles sont tirées d'un monde réel qui nous est commun. Nous avons besoin de l'entendre évoqué par un autre ou bien de l'évoquer nous-mêmes. Nous sommes contents de le reconnaître et d'être reconnus à travers lui.

La sincérité

Mais ce monde qui nous habite est aussi façonné, filtré par nos différences de conditions, de dispositions, de sensibilités et d'expériences. Nous n'avons pas vécu tout à fait les mêmes événements et ce que nous y avons appris et retenu nous a laissé l'image d'un monde qui nous paraît, dans un premier temps, si personnel, si intime que, par pudeur, nous le percevons comme une propriété inviolable et intransmissible.

Nous ne pouvons pas parler de nous n'importe comment. Il nous faut faire le ménage dans notre maison, dans notre regard. Il y a dans une assemblée de conte la nécessité de partager une sincérité silencieuse de la part de ceux qui écoutent et de la part de celui qui l'exprime, une sincérité audacieuse, sans obscénité, respectueuse des autres, joyeuse. C'est un jeu. **Il n' y a pas d'expérience partagée sans un accord implicite de sincérité mutuelle.**

Les risques de malentendus

Nous sommes cependant si différents dans nos références et si englués dans nos certitudes que nous ne sommes pas à l'abri de grotesques malentendus.

C'est l'hiver. Il fait très froid. Un sans papier étranger qui ne parle pas un mot de français n'a trouvé aucun lieu pour l'accueillir. Il a eu un accident et il a un bras dans le plâtre. Il faut qu'il trouve un endroit où passer la nuit. Il est révolté par l'inhospitalité de ce pays où il vient d'arriver. Il est prêt à tout. Un curé est en train de sortir de son église. L'étranger se dit que c'est sa dernière chance. Il fonce vers le curé qui a peur.

Comme l'étranger ne parle pas le français, il fait des signes avec son unique main valide. Il lui montre d'abord énergiquement un doigt, puis il lui en montre deux, lui en montre trois et pour finir referme ses doigts et lui montre son poing.

Le curé est émerveillé par ce discours gestuel. Il croit comprendre que ce pauvre homme est habité par la foi chrétienne. Il a montré un doigt ce qui veut dire qu'il a compris qu'il n'y a qu'un dieu, a montré deux doigts pour montrer qu'il y a deux chemins : le ciel ou l'enfer, a montré trois doigts pour montrer que si l'on veut être guidé sur le bon chemin il faut faire appel bien sûr à Dieu le père mais aussi à Jésus Christ son Fils et bien sûr aussi à l'Esprit Saint et enfin en refermant ses doigts dans son poing a montré qu'il a bien compris que tout cela est un mystère.

Le curé rempli d'admiration embrasse le sans papier tout étonné et voyant qu'il est transi, l'emmène manger et dormir chez lui.

Il l'héberge les jours suivants et finit par lui apprendre le français. Un jour qu'ils bavardent entre eux : le curé lui rappelle avec émotion leur première rencontre et le sans papier qui ne l'est plus et qui est devenu son ami lui explique le véritable sens de ses gestes :

- Avec un doigt je voulais vous faire comprendre que je n'avais qu'un bras mais que cela me suffisait pour me défendre. Avec deux doigts que le fait que vous en aviez deux ne me faisait pas peur. Avec trois doigts que c'était la dernière fois que je vous avertissais et avec mon poing que si vous ne compreniez pas que j'avais faim et froid j'allais vous casser la figure.

Le curé a du réviser ses notions de charité.

Mais les malentendus ne se terminent pas toujours aussi bien.

La recherche du héros

Au centre de l'histoire racontée, se dessine un personnage central ou disons un personnage pivot, un héros autour duquel tournent tous les autres personnages tantôt l'aidant, tantôt le combattant, des objets associés à des actions, des situations, des lieux, des espaces déterminant des chemins et des issues.

Tout dans une histoire, fictive par définition, a un sens. Tous ces éléments sont en rapport les uns avec les autres. Ces liens qu'ils ont entre eux, l'ordre dans lequel ils sont exposés signifient quelque chose que ce soit involontaire ou délibéré. Ces liens et cet ordre est de plus perçu différemment par celui qui raconte et celui qui écoute. Celui qui raconte exprime quelque chose de lui avec son récit, aussi étranger à lui-même qu'il soit pour peu qu'il s'efforce de donner chair à ses mots.

Dès lors qu'il raconte, il ne parle plus que de lui-même et il en est de même pour celui qui écoute. Le héros véritable de la narration c'est nous-mêmes.

Le héros dont parle l'histoire n'est qu'un prétexte à cette exposition puisque ce que nous voulons dans le fond c'est entendre parler de nous, de ce que nous pensons que nous sommes ou de ce que nous souhaiterions devenir.

La mine

Si une narration est réussie chaque participant devient comme une sorte d'explorateur ou de mineur de fond arpentant les galeries de ses souvenirs avec une carte à la main qui est l'histoire racontée. Il la juxtapose à ce qu'il sait et à ce qu'il découvre. Il est là comme avec un compteur Geiger recherchant avec sa pioche ses émotions enfouies et enterrées qui pourraient être en résonance avec l'histoire qu'il entend.

Ce faisant, il va peut être réveiller ça et là des souffrances ou des joies, des interrogations abandonnées, des certitudes douteuses. Et tandis qu'il découvre, les autres membres de l'assemblée font aussi des découvertes comparables. Plongés qu'ils sont dans le surgissement des images que font naître les paroles du conte, ils se sentent, sans pouvoir analyser comment, participer à un événement collectif. **C'est une constatation surprenante que celle que permet une narration communautaire au cours de laquelle on se sent à la fois seul et ensemble.**

C'est ce qui me fait penser qu'une histoire est comme une montagne que l'on creuse ou bien un pays inconnu que l'on traverse. C'est ce que fait le héros de l'histoire. C'est lui qui creuse ou qui voyage et ce qu'il creuse ou qu'il traverse c'est nous-mêmes, c'est notre propre subjectivité car **c'est nous qui sommes la montagne, le pays et en tous cas un monde qu'éventuellement nous découvrons grâce à lui.**
Et ce héros qui creuse son aventure dans nous-mêmes c'est aussi nous-mêmes.

Les dieux et les fées

Dans l'univers d'un conte merveilleux ou dans celui d'une épopée se trouvent avant même le héros des personnages absolument déterminants dans l'histoire. Ce sont eux qui ont le pouvoir de changer le cours des malheurs et des bonheurs que va connaître le héros, on pourrait les appeler les bienveillants, les malveillants. Ils sont l'incarnation de la providence ou de la chance ou du destin selon nos convictions. S'il fallait définir la place que nous leur accordons par des termes mythologiques, ce sont nos dieux, nos fées, nos magiciens, nos monstres.

Dans notre imaginaire et dans nos mémoires personnelles se trouvent aussi inscrits des êtres pour qui nous éprouvons une gratitude inaltérable ou au contraire de l'effroi. D'une manière ou d'une autre, ils ont compté pour nous. Ce sont ceux qui nous ont donné quelque chose d'important dans notre vie – comme l'Auvergnat dans la chanson de Georges Brassens- ou bien et surtout, ceux qui, par leur exemple nous ont servi de guide ou de modèle ou bien au contraire qui nous ont fait mal. Ce sont nos véritables dieux et démons. Ils nous habitent. Nous n'y pensons pas forcément en écoutant une histoire mais ils sont là.

Nous reconnaissons à travers les fictions que nous entendons ce que l'on peut appeler les « valeurs », les traces que ces personnes ont laissées en nous. Et il est bien possible que ces personnes qui appartiennent à nos vies passées et qui souvent sont décédées mais qui demeurent immortelles en nous-mêmes constituent notre panthéon. Sans eux pas d'espérance de sauvegarde dans le péril, de vigilance dans l'épreuve, de remord dans l'ingratitude. C'est eux les bienveillants ou les malveillants qui veillent ou poursuivent le héros dans ses épreuves comme le font les fées, les magiciens, les dieux et les monstres.

La vieille de la montagne ???

Le portrait d'un héros.

Mais un héros n'est pas un dieu. C'est un homme ou une femme presque ordinaire. Il nous est montré dans un monde tourmenté qui pourrait bien être le nôtre.

Ce qui est frappant dans les contes populaires quels qu'ils soient : récits facétieux, contes merveilleux, épopées c'est que ce sont toujours des portraits.

Comment une histoire peut-elle être un portrait ? Est ce un panégyrique, un éloge, la célébration de la force, de la perfection. Non ! Ce n'est pas tout à fait ça ! Quand une histoire prend ce tour univoque il faut s'inquiéter de la propagande et des mensonges cachés derrière.

Ce n'est pas non plus un portrait pictural qui s'attache à décrire les traits physiques d'un personnage mais le portrait de quelqu'un dans un monde que l'on reconnaît. Ces portraits ressembleraient plutôt à des sculptures ou à des tapisseries traditionnelles au sein desquelles sont représentés la route, les lieux, les animaux, les ancêtres, les actions reliés au héros.

C'est un monde, le héros est un monde. Il en est le centre, le cœur, le pivot autour duquel tournent les autres éléments de l'histoire. Tout ce qui est montré est en relation avec lui. Si l'on enlève ce personnage du tableau, l'image et tout ce qui la constitue n'a plus de sens. C'est la fin du monde ou tout au moins la fin de son monde.

Si le héros est finalement un univers on peut se proposer de dire que réciproquement l'univers est un héros ce qui pourrait nous aider à l'envisager de façon plus vivante et à nous envisager nous-mêmes comme le portrait d'un univers.

Dans une bonne histoire, dans un conte, les actions, les gestes, le temps, la durée, l'espace, les lieux, les chemins, les personnages secondaires, les objets, les couleurs, les arbres, les animaux sont tous reliés d'une manière ou d'une autre au héros. C'est comme dans une société : tout est lié. Sans eux il ne serait rien et par conséquent sans lui, eux non plus. Il n'est pas un modèle d'exploit, il est une situation, un cas. C'est de lui que l'on va partir et à lui que l'on arrivera.

Et puisque nous étions ailleurs avant que l'histoire commence et que nous y retournerons après l'avoir entendue c'est aussi à partir de nous qu'elle commence et qu'elle s'en retournera quand nous nous serons séparés. **Il y a un va et vient entre nos histoires personnelles et nos histoires collectives, nos héros et nos univers.**

Le voyage du vivant

Une histoire racontée n'est pas une peinture fixe, elle se déploie dans le temps, comme mon discours. Chaque entrée d'un élément de l'histoire s'inscrit dans un voyage comme les paysages à travers la vitre d'un train. Mais dans le voyage d'une histoire dès lors qu'un élément y entre, il devient actif dans sa relation avec les autres et surtout avec le personnage principal. Il ne peut pas disparaître avant d'avoir rempli sa mission qui est de contribuer à l'action du héros. Mais dès lors qu'il aura joué son rôle, il disparaîtra.

Il nous laisse à notre exploration progressive. Où en suis-je ?

L'Odyssée.

J'ai eu la chance de lire L'Odyssée d'Homère dans mon enfance et cette histoire s'est rappelée à moi tout au long de ma vie. S'il y a une histoire que j'ai traversée maintes fois, c'est elle. Elle s'est occupée de moi, c'est elle qui a fait mon éducation et il y avait du travail.

Evidemment il est facile de deviner qui est le héros dans cette histoire puisque le titre même de l'histoire nous l'indique : Odyssée en grec ou Ulysse en latin c'est le nom du héros. C'est encore un portrait comme le sont presque tous les contes ou les épopées et comme c'est un portrait et comme tous les portraits il semblerait avoir été conçu pour montrer l'idéal de l'homme grec de l'antiquité.

Si l'on y regarde de près, ce n'est pas tout à fait un héros comme peuvent le concevoir des sociétés totalitaires. Bien sûr il va réaliser l'exploit de vaincre presque à lui seul la quarantaine de prétendants qui avaient envahi son manoir, courtisé sa femme et couché avec ses servantes. Son courage et son exemplarité se trouvent dans bien d'autres actes mais le plus magnifique est celui qui commande toute son aventure, sauver ses hommes, affronter des monstres s'il le faut.

C'est un récit largement fictif, une fiction ancienne, très ancienne, une épopée qui comme toutes les épopées exalte en premier lieu le courage. Mais il y a des milliers de courages. Celui dont parle cette histoire n'est pas de mourir ou de vaincre sous les coups mais plutôt de les supporter pour pouvoir seulement rentrer chez lui comme tout être humain qui a du s'en éloigner. C'est le thème de l'histoire, l'idée.

La bible de l'histoire

De quoi est faite cette histoire et dans quel monde, dans quel temps, en quels lieux? Avec qui, avec quoi à partir de quelles actions le personnage va-t'il se révéler à nous ?

Elle situe les faits autour du XII^{ème} siècle avant Jésus Christ après la guerre de Troie, dans un temps d'après guerre, de dix ans de guerre, suivis par dix ans d'errance conclus par un épilogue de trois jours de combat. Elle est faite de nuits et de jours, de semaines, de mois, d'années, d'aurores... aux doigts de roses, de crépuscules, de soleils et de lunes, d'étoiles, de constellations.

Elle se passe dans un espace fait de mer, d'îles et de ports connus et inconnus situés probablement sur les bords de la Méditerranée, la ville de Troie puis les ports et les îles des Kikones, des Lotophages, des Cyclopes, d'Eole, des Lestrigons, de Circé, Hadès, les Sirènes, Karybde et Skylla, l'île du Soleil, de Calypso, la Phéacie pour arriver enfin à Ythaque, à la porcherie d'Ulysse puis dans son manoir, la chambre d'Ulysse, la grande salle avec sa cheminée, la cour, le portail, le trésor.

On y voit des vagues et des tempêtes, des côtes inhospitalières, un torrent, des plages, des fleuves, des marais, des palais, des manoirs, des champs, des grottes, des bois, des arbres et parmi eux beaucoup d'oliviers.

Quels sont les objets qui meublent cette histoire? Des navires, des rames, des mats, des voiles, des gaillards avant et arrière, une barre, un radeau, du linge à nettoyer, des draps, des tables, des chaises, des coupes, des lits, de la drogue, des fromages, du vin - aux sombres feux - , de l'eau douce, des onguents, de la nourriture, de la farine, du pain, des viandes grillées à foison, du bœuf, du porc, une tapisserie, un chaudron, une tapisserie, un arc, des flèches, des glaives, des javelots, des cuirasses, des boucliers, des cithares aux sons clairs, des cordages,

Qui habitent ce monde ? Ce sont des marins - guerriers, des navigateurs, des princes, des rois et des reines, des monstres, des dieux et des déesses qui ne sont pas forcément d'accord entre eux, des hommes transformés en porcs, une épouse, un fils, une mère, un père, un chien, des troupeaux, des servantes et des serviteurs fidèles ou infidèles, des fantômes bienveillants qui parlent, des chevaux ailés.

Que fait-on dans ce monde ? On navigue, on pille, on tue, on aveugle, on soumet, on rencontre, on quitte, on arrive, on repart, on gagne des victoires, on risque d'en perdre, on fuit, on chasse, on se fait chasser, on se fait inviter, on mange, on boit, on dort, on aime, on souffre, on pleure, on se plaint, on a faim, on prie, on fait des offrandes, on ment, on se méfie, on jouit de la vie.

Qui est le héros ? un roi, un chef, un guerrier, un marin, un mari, un père, un fils, un amant, un ami,

Et quelles sont ses qualités ? Homère dit qu'il est courageux mais pas téméraire, rusé, inventif, endurant, persévérant, presque fidèle en amour, avisé, menteur, pieux, héroïque, qu'il a beaucoup souffert, qu'il est craint, admiré, regretté, tolérant, volontaire, impitoyable,

Et que fait-il ? Il rentre chez lui.

Que vont être ses épreuves ? Attendre et persévérer dans son effort de retour, quitter les déesses qui se sont épris de lui, Calypso, Circé. Survivre sur la mer, sur la terre dans les pays hostiles. se tirer de mauvais pas, sauver ses hommes quand il le peut et enfin combattre et exterminer ceux qui voulaient lui prendre sa femme et son royaume mais souvent se montrer ordinaire et même quelques fois un peu plus que ce que l'on pourrait penser.

Eloquent dans ses rencontres auprès de Calypso, de Nausicaa, auprès d'Arété, reine de Phéacie, de Circé ou avisé et courageux dans ses combats contre le Cyclope et contre les

prétendants. Rusé, avisé, déterminé avec le Cyclope, avec les Troyens, curieux des peuples qu'il a rencontré au cours de ses voyages, pieux dans ses prières, dans les cérémonies. Convaincant et compatissant avec son équipage.

Tous ces différents éléments, ces durées, ces lieux, ces objets, ces dieux, ces personnes, ces animaux, ces actions vont successivement se relier les uns aux autres et à l'une ou l'autre des actions du héros pour en faire un portrait en mouvement.

Si nous avons le temps, nous nous amuserions ensemble, à mettre en ordre tous ces éléments pour reconstituer l'Odyssée dans l'ordre où il nous a été laissé ou bien pour voir dans quel ordre l'histoire demeure dans nos mémoires respectives. Nous pourrions sentir avec notre « compteur Geiger » ce qui nous a particulièrement touché et, comment la comprenant, nous nous révélerions à nous-mêmes au travers d'elle.

J'ai raconté il y a quelques années l'Odyssée près de Marseille. J'avais été frappé par une confiance de l'une de mes interlocutrices provençales. Elle retrouvait dans ce récit la description de son pays. Tout lui était familier, la présence de la mer, la lumière, la nature, les champs et les dunes, les côtes abruptes, les marécages, les fleuves, les rochers, les arbres, les maisons, les mas, avec en premier lieu l'olivier, les usages décrits, les façons de vivre. Elle percevait Ulysse et toutes les personnes l'entourant comme son grand ancêtre, son grand père comme si il était encore là.

Quelques années plus tard, je reçus un autre témoignage me confirmant cette présence. Nous devions aller tourner un film sur l'Odyssée sur une île et nous ne trouvions pas de bateau à cause d'une tempête qui menaçait. Mais lorsque le marin à qui nous nous adressions apprit en quoi consistait notre expédition, il accepta aussitôt.

- Si c'est pour Ulysse alors c'est d'accord !

Certains héros et les histoires qu'ils incarnent maintiennent quelques fois un présent que le temps ne peut pas altérer. Malgré notre besoin de voir célébrer le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui il semblerait que dans la profondeur de ce que nous sommes demeure une façon d'être ensemble encore vivante qui a encore beaucoup à nous apprendre.